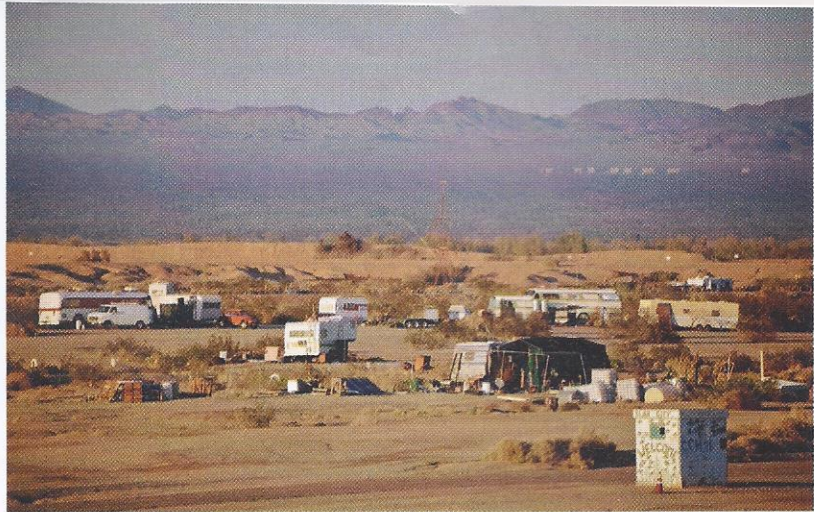
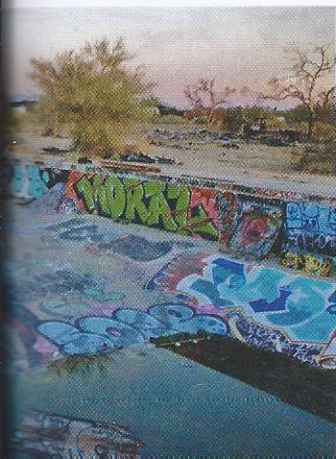
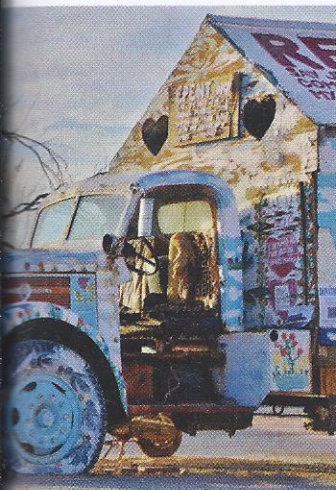


Beaucoup d'habitants de Slab City sont des *snowbirds*, qui ne passent que l'hiver en Californie. L'été, ils fuient des températures qui peuvent atteindre les 50°C.



# La grandeur des déserts est qu'ils sont, dans leur sécheresse, le négatif de la surface terrestre et celui de nos humeurs civilisées

Jean Baudrillard



heureux, se désolait-elle. Tout devient trop compliqué pour ces gens qui ont cinq maisons différentes, des jets privés et une multitude de voitures... Ils sont consommés par tous ces objets. Moi, j'essaie de ne rien acheter de neuf, de chiner dans des friperies, d'aller à la bibliothèque. J'essaie de ne pas accumuler trop d'objets... Et je me sens beaucoup plus légère ! »

Pour Tom, 31 ans, rencontré dans son petit studio de Tucson, dans l'Arizona, la poursuite de la réussite et du confort créaient surtout un immense ennui. « Avant, j'habitais à Portland, dans l'Oregon. J'avais un boulot, une compagne, ma musique marchait. Tout fonctionnait à merveille, mais je m'ennuyais. J'ai tout plaqué pour partir seul, à pied, avec juste un sac à dos. En route, j'ai travaillé et j'ai fini par m'acheter un van, mais j'avais très peu d'affaires et de mobilier. J'ai compris que je pouvais vivre plus confortablement avec moins, alors que je croyais avoir besoin de beaucoup plus. J'ai appris plus de choses en trois ans qu'en trente années de confort en ville. »

Caveman et Cornelius, eux aussi, considèrent qu'ils n'ont pas trouvé la paix idéale, mais qu'ils ont changé de type de préoccupation, pour le meilleur : « Ici à Slab City, il y a du stress aussi, concède Caveman. Mais les problèmes sont concrets et beaucoup plus faciles à maîtriser. Par exemple, si je me retrouve face à un serpent à sonnette, une fois qu'il est mort, la peur est partie. En ville, je pouvais être angoissé du matin au soir parce que, pour m'en sortir, j'avais besoin d'un travail, avec un salaire. C'est beaucoup plus compliqué à résoudre qu'un bon coup de pelle sur un serpent à sonnette. Ici, si l'on a besoin d'une table, on récupère des matériaux, et on fabrique une table. Ailleurs, il faut travailler pour gagner de



l'argent et enfin s'acheter une table. Les problèmes et les solutions ne sont pas directement connectés. » Sa compagne approuve : « Ce n'est pas comme quand vous êtes dans un appartement et que vous ne savez même pas pourquoi vous êtes aussi mal et en colère contre la vie, bordel ! En ville, vous restez dans votre cercle vicieux : vous allez au travail, puis au bar pour vous détendre, vous vous réveillez, vous vous sentez mal, vous allez au travail. Et vous sombrez lentement dans la dépression. C'est ce qui m'est arrivé dans la société "normale". »

Malgré ces grandes tirades générales, on sent derrière les discours de Cornelius et Caveman un malaise, des difficultés existentielles plus personnelles. En dépit de leurs convictions, ce qu'ils ont fui, c'est aussi l'état dans lequel ils étaient, eux-mêmes. Caveman poursuit, dans la même veine, et l'on se demande s'il parle des autres ou de lui-même : « Le stress quotidien rend les gens fous. C'est pour ça qu'autant d'Américains sont sous traitement médical. La société ne laisse pas aux gens la place pour exister. Ils font partie d'une sorte de machine sur laquelle ils n'ont aucune prise. »

>>>